

HENRI BAZIRE

(Promotion 1897-1898)

NOTICE PAR MAURICE QUENTIN

Dans les lignes si émouvantes qu'aux toutes dernières heures de son existence, M. le Bâtonnier Bourdillon consacrait à notre martyrologe de la Grande guerre, la promotion la plus ancienne à laquelle s'arrêta la liste glorieuse fut celle des secrétaires de l'année 1897-1898.

Ici deux noms encore demandent aux survivants le recueillement et la tristesse que réclame l'évocation d'une chère et héroïque image, Frédéric Clément, Henri Bazire. Au premier, Georges Bonnefous a rendu il y a un an l'hommage suprême. Aujourd'hui, c'est au second, au plus jeune que, dans notre Assemblée générale, doit aller le tribut de la reconnaissance.

Au cours de son éclatante carrière de journaliste, Bazire se vit comparer plusieurs fois à Louis Veillot. Son admiration enthousiaste pour le talent du célèbre polémiste a été si profonde que ce serait manquer de respect pour la mémoire de notre confrère que de s'en émouvoir.

Le combattant de l'*Univers* connut pourtant des inimitiés illustres, jusque dans le monde des lettres. Mais si inflexible que fût la conscience de Bazire, si énergique que fût son verbe, il n'éprouva jamais la violence des haines personnelles. Autour de lui, s'étaient nouées au contraire de puissantes et vigoureuses amitiés qui non seulement ont survécu à la mort, mais dont la mort au contraire a resserré davantage encore le faisceau. Ceux de ses contem-

porains auxquels il était uni par un idéal commun et des liens personnels d'affection ont eu la touchante pensée de lui consacrer le plus beau monument dont des écrivains peuvent disposer pour un des leurs; ils se sont groupés pour fixer d'une façon durable les traits de son talent et de son caractère dans un livre qui vient de paraître. Bazire avocat, publiciste, orateur populaire, homme politique, officier, cette prodigieuse activité intellectuelle et morale a trouvé son expression définitive sous la plume de plusieurs de nos confrères, ses camarades, ses admirateurs : Georges Goyau, Joseph Denais, Jean Lerolle, Henry Reverdy, Georges Piot.

Si leur amitié a dû emprunter le cadre d'un volume pour y parvenir, que puis-je prétendre dans ces quelques pages qui ne seront qu'un raccourci trop incomplet à mon gré de sa noble existence. Du moins essaierai-je de préciser d'un trait ce que fut celle-ci.

Qu'elle se terminât par la fin qu'il souhaitait, celle qu'ont trouvée à l'ennemi ou par l'ennemi tant de nos héroïques enfants, faut-il s'en étonner lorsque, d'un coup d'œil, on en considère toutes les étapes? Qu'il fût à la barre, qu'il haranguât la jeunesse, qu'il donnât à la presse l'aliment quotidien d'une pensée ardente et généreuse, qu'il accomplît enfin le devoir militaire, c'est toujours en soldat qu'il entendait se conduire. Toutes les obligations d'ordres divers que lui imposaient le Palais, le journal, la présidence de la jeunesse catholique, la patrie, il les accepta avec d'autant plus de joie qu'elles comportaient toutes à ses yeux une discipline nécessaire. Pour bien pénétrer l'œuvre professionnelle et le rôle social de Bazire, c'est à cette idée essentielle qu'il faut ramener tous les actes de sa vie.

Vie courte, puisqu'il n'avait pas quarante-six ans quand nous l'avons perdu, mais vie si complètement remplie!

Né à Fontenay-le-Comte le 9 novembre 1873, il fait toute son instruction dans la province natale dont les habitants lui sont si chers et les horizons si familiers.

Est-il besoin d'ajouter qu'il fut un élève modèle? C'est à Paris qu'il termine brillamment ses études de droit; et le voici devenu notre confrère, dans un milieu où il est un inconnu et où va peu à peu s'affirmer sa personnalité.

Inscrit au stage à la fin de 1895, à vingt-deux ans, il est nommé secrétaire de la Conférence, dix-huit mois après.

Cette promotion de 1897, quelles agitations, quelles préoccupations ne connut-elle point! Nous étions alors en pleine affaire Dreyfus. Les sentiments les plus divers et les plus honorables s'affrontaient à toute heure.

Le respect de la discipline, l'honneur de l'armée, l'autorité de la chose jugée, les droits imprescriptibles de la défense, la sauvegarde de la liberté individuelle, le maintien de l'armature sociale, toutes ces idées essentielles se heurtaient sous les yeux de l'étranger, dans un champ clos qui était la France.

Le Barreau était en plein cœur de la mêlée. Notre Bâtonnier, le délicieux et indulgent M^e Ployer, avait la redoutable mission de veiller à ce que toute la jeunesse du stage, soulevée par les lames de fond des plus formidables batailles judiciaires, comme fut le procès d'Émile Zola, ne transformât le prétoire en salle de réunion publique. Que chacun gardât ses convictions, du moins que les traditions de confraternité de l'Ordre ne fussent pas entamées par la violence des passions qui se heurtaient de toutes parts.

Les secrétaires de la Conférence ne manquèrent pas à l'obligation de donner l'exemple. Certes pas un de nous qui n'eût résolument pris parti (la jeunesse ne doute de rien); mais l'esprit de solidarité professionnelle, la confiance et l'affection mutuelle parlaient si haut que jamais sur les discussions de nos réunions intimes ne plana l'ombre d'un nuage, ne souffla le vent précurseur de la tempête.

C'est à cette mémorable époque que j'appris à apprécier la force des convictions de Bazire. Il suivait déjà avec passion toutes ces causes politiques qui secouaient jusque

dans ses fondements notre vieux Palais. Deux ans après, nous le retrouvons à la Haute Cour.

Dans l'intervalle, il était devenu le collaborateur de M^e Chenu. Cet incomparable avocat, dont il avait une à une entendu les plaidoiries, c'était bien le patron dont il s'était promis de se faire adopter; cette rigueur inflexible du raisonnement qui s'affirme sous une souplesse de forme infiniment séduisante, c'était bien le modèle de l'art oratoire qu'il s'était toujours tracé. Un jour, il était allé spontanément trouver le maître et s'était avec une témérité toute juvénile offert à lui.

Dans une lettre adressée à l'un de nous et tout récemment publiée, ce dernier a exprimé « toute la valeur du royal cadeau qu'il venait de lui faire ». Désormais dans le sillage de cette lumineuse intelligence, Bazire allait apporter la contribution d'un labeur incessant à une activité oratoire dont le rayonnement allait lui aider à construire son propre talent.

M^e Chenu assurait la défense d'un des accusés de 1899 et faisait entendre au Luxembourg, à côté de notre grand Falateuf, la voix de l'indépendance et du droit. Bazire l'y suivit. Je le vois encore au cours des suspensions de ces audiences fiévreuses dans la cellule où notre cher Déroutède réunissait toute une jeunesse frémissante qu'il préparait aux luttes politiques de demain, mieux encore dont il pétrissait les âmes en prévision des invasions qui se préparaient de l'autre côté des Vosges et de la Belgique.

Si Bazire n'était pas absolument acquis aux idées de ce prodigieux remueur de foules, du moins admirait-il sans réserve le poète des *Chants du Soldat*, l'apôtre de nos revendications nationales; et ce sont les *Feuilles de route de 1870* qu'il relisait au fort de Vaujours, à la veille de la première bataille de la Marne.

Des événements nouveaux allaient bientôt, en mettant à l'épreuve la foi profonde de Bazire, lui fournir le terrain

de ses débuts, maintenant que son patron lui avait communiqué le secret de sa maîtrise.

Toute l'histoire religieuse de la France de cette époque, devait être marquée devant la justice par des débats retentissants.

Une place était à prendre pour un jeune avocat tout frémissant d'enthousiasme; et, comme jadis les preux s'étaient croisés pour combattre les infidèles, Bazire allait, sous la toge, devenir une sorte de missionnaire laïque, l'avocat d'office des vaincus.

Il y déploya du premier coup un talent d'une belle venue.

Tel on le voyait passer au milieu de nous, d'une allure rapide et décidée, telle son éloquence allait droit au but, alerte, pressante, ignorant volontairement la rhétorique des préparations habiles et nuancées. Son regard étincelait, animant une physionomie d'une mobilité extrême et profondément attirante. Sa voix tremblait d'une émotion difficilement contenue et son corps de petite taille tressaillait sous l'influence d'une flamme intérieure qui semblait le dévorer.

Les coups frappaient dur et juste; mais comme il possédait ce don de la politesse qui est une des formes innées du bon goût, nul ne songeait à lui faire grief de la rudesse du jeu et de la franchise du mot.

C'est ainsi que, pendant plus de dix ans, ce lutteur à l'âme si bien trempée se dépensa sans compter.

Au début de 1900, il plaidait dans le procès des Assomptionnistes, devant cette neuvième chambre correctionnelle qui eut, pendant longtemps, la spécialité des procès politiques. Il a lui-même, dans un de ses articles, rappelé cette scène de la vie judiciaire où l'avocat, passionnément épris de justice qu'il était, ressentait plus violemment que son client les émotions de l'audience : « Je le vois encore, a-t-il écrit, ce moine à la longue barbe blanche, je le vois assis sur le banc des prévenus et répondant avec un dédain

poli aux questions du Président... J'ai toujours devant les yeux l'image du Père Bailly, souriant pendant le réquisitoire... contre les religieux coupables d'avoir usé de leurs droits de citoyens pour défendre leur foi menacée. Le Père Bailly laissait... égrener les injures, et pendant ce temps, il égrenait tranquillement son chapelet. »

Si vivant qu'ait été le tableau brossé par Bazire de ces mémorables débats, il est une chose qu'il ne nous a pas dite parce que sa modestie le lui interdisait, ce fut la vigueur avec laquelle il chargea contre un adversaire particulièrement redoutable, le Procureur de la République d'alors qui occupait en personne le siège du Ministère public et qui, de l'avis de tous, toucha les épaules ce jour-là.

L'affaire fut évoquée devant la Cour. A mesure que l'on gravissait l'échelle des juridictions, il semblait que la discussion s'élevât à des niveaux philosophiques d'une plus haute sérénité. Ici encore, ce fut Bazire qui donna le ton par ses aperçus si profonds et si expressifs sur l'existence de ses clients.

Ce que les psychologues les plus pénétrants ne peuvent que découvrir à grand'peine, un jeune homme, puisant dans son âme, dans ses souvenirs, dans ses amitiés un pouvoir d'évocation prodigieux en dresse l'ineffaçable image. Il dit les joies intenses et pures de la vie religieuse qui se poursuit dans l'ombre silencieuse des cloîtres, l'esprit de sacrifice qui l'inspire, l'horizon qui s'illumine aux derniers jours d'une suite d'années consacrée à la prière et au travail...

Là encore l'impression laissée par sa parole fut des plus profondes.

Désormais, sa combativité ne se dément pas un seul instant; et son talent va s'affermissant davantage de jour en jour.

Le souvenir est resté vivant au milieu de nous, entre autres procès auxquels il participa au premier plan, de la plaidoirie qu'il prononça dans une instance née de la déso-

lante affaire des fiches, devant la première chambre du Tribunal.

Trois officiers de la garnison de Poitiers, cette vieille ville universitaire où il avait appris le droit, ayant été l'objet de certaines mesures à la suite de renseignements d'ordre politique et confessionnel donnés par leur commandant de corps d'armée, avaient assigné celui-ci en dommages-intérêts.

Le ministre de la Guerre avait déjà mis en disponibilité ce général; mais il était intervenu aux débats pour inviter la juridiction civile à se dessaisir.

De fait, la compétence était difficile à soutenir, le Ministère public s'appropriant précisément la thèse de l'opposition parlementaire que la délation était devenue un système, donc un acte du gouvernement.

Bazire fut appelé à parler au nom des victimes. Il le fit avec une âpreté et une indignation dont la portée devait dépasser les murs du Palais et forcer l'attention du public. Il perdit son procès devant la justice; il le gagna devant l'opinion.

Sa situation était désormais assise; et il eût pu se consacrer, avec un succès du meilleur aloi, à la pratique de notre profession. Mais si Bazire avait, avec la vocation, la dignité de l'avocat, il envisageait d'autres tâches à accomplir. La politique exerçait sur lui une attraction qu'il ne dissimulait point. Je ne dirai pas qu'il s'y lança tête baissée, car il avait mesuré toute la gravité de la décision qu'il allait prendre. Mais je suis sûr d'interpréter la pensée de tous ceux qui l'ont connu en affirmant qu'il y employa désormais tout ce qu'il avait de meilleur; en un mot, il se donna tout entier.

Si à certaines heures de sa vie, il avait demandé à ses compatriotes un mandat législatif qu'un écart de quelques voix à peine, et même au dire de ses amis, une arithmétique électorale trop habile ne lui permit pas d'obtenir, il ne poursuivait pas une satisfaction personnelle d'ambi-

tion. Seul l'avènement de ses idées avait déterminé l'orientation nouvelle de sa vie. Aussi avait-il de très bonne heure pris en main deux outils forgés à sa taille, la plume du journaliste et l'action de l'homme de combat.

On a dit dans l'antiquité qu'on naissait poète et qu'on devenait orateur. On a ajouté de nos jours qu'on naissait aussi journaliste. C'est possible, mais la vocation ne donnerait rien si elle ne s'assortissait d'un long apprentissage et d'une haute culture.

Bazire, malgré les brillantes études littéraires de sa jeunesse, ne semblait pas appelé par ses origines, ses goûts et ses espérances à cette tâche rude et astreignante du publiciste quotidien. Mais du jour où il avait résolu de consacrer toutes les ressources d'une nature puissamment douée à son apostolat, il ne lui fallait négliger aucun des moyens de propagande s'offrant à lui pour réaliser son but.

Journaliste il devait être et journaliste il fut, intensément, avec ardeur, avec joie, avec amour. A ce labeur continu, il avait préludé en écrivant de temps à autre, dans *l'Univers* et *la Croix*. Puis il s'était vu confier les destinées du *Peuple Français*, fondé par l'abbé Garnier. Bientôt, c'étaient les portes du rédacteur en chef de la *Libre Parole* qui s'ouvraient devant lui. Désormais, le journal allait le prendre presque tout entier.

Avant le champ de bataille sanglant de la guerre, c'était sur ce théâtre d'opérations qu'il allait déployer toute la fertilité de son talent d'assimilation et d'expression. Quand on mesure le chemin parcouru par lui de 1906 à 1914, on apprécie combien fut féconde cette nouvelle carrière, de quelle empreinte puissante il marqua l'existence du journal où était restée vide la place d'Édouard Drumont.

Pour qui a connu l'un et l'autre, quel contraste! dans le fond d'ailleurs comme dans la forme. Autant l'auteur de la *Fin du Monde* était resté l'homme de bibliothèque qui mettait à la disposition du pamphlétaire l'érudition

sûre et profonde du chercheur, autant Bazire entendait extérioriser sa manière, comme s'il voulait continuer d'atteindre par le verbe ses interlocuteurs.

Mais ce qui ne fut pas un de ses moindres mérites, il s'imposa l'effort nécessaire pour ne pas se laisser entraîner par la facilité du langage; il sut être cet écrivain bref que doit être le journaliste. Les conflits incessants de la vie politique allaient fournir à sa polémique un aliment sans cesse renouvelé. Quiconque a suivi ses campagnes vigoureuses entend toujours retentir à ses oreilles la voix chaleureuse du champion des nobles causes. Il est là, à son poste de commandement, attaquant pour mieux défendre, portant inlassablement les coups dans des passes d'armes quelquefois étincelantes.

Ses amis conservent encore le souvenir de ce qu'avait d'impressionnant son évocation magistrale de l'abbaye de la Grande-Chartreuse aux longs couloirs déserts, dont l'âme s'est envolée avec le départ des pères, pendant que la neige givre les arbres séculaires de la route.

Quelle halte charmante que celle où nous le joignons, dans sa marche jamais lasse vers la réalisation de ses espoirs, quand il nous fait assister à cette revue de printemps où nos jeunes troupes défilent crânement, « épanouissant les énergies de la race », lorsque le soleil fait éclore les bourgeons, au sortir d'un hiver « qui glaçait les cœurs et assombrissait le ciel de la patrie » !

Et je ne connais pas pour mon compte d'images plus saisissantes que celles apparues sous sa plume attristée, au-dessus des tombes à peine fermées de ceux qu'il a combattus de leur vivant, justifiant ainsi, suivant la parole de Bossuet, ces « grandes et terribles leçons de la Providence », dont la pensée ne le quitte jamais.

Afin de mieux remplir sa mission, Bazire s'était gardé un champ libre pour exercer une action continue sur l'esprit de ses contemporains.

Il n'y voulait rencontrer aucun de ces obstacles artifi-

ciels que créent les compromissions mondaines et les préjugés de classes. Issue d'une famille bourgeoise, adopté par des milieux politiques appartenant pour la plupart au parti conservateur, il ne recula jamais devant le droit de dire à ceux dont il était issu et à ceux auxquels il était venu, la rude vérité sur leurs devoirs.

A ceux dont les ancêtres avaient suivi Saint-Louis, en Palestine, il rappelait que leur rôle moderne n'était pas de s'attarder dans les futilités mondaines, ni leur rôle politique, dans les regrets stériles des régimes passés.

A ces grands patrons qui promenaient en maîtres leurs regards sur la forêt des hautes cheminées d'usine, il répétait que la défense de l'ordre social existant ne les dispensait point de pratiquer une bonté supérieure et qu'on peut assurer la prospérité économique d'une nation tout en introduisant plus de justice dans les conditions inégales des existences humaines.

C'est que Bazire joignait à d'inébranlables convictions une vertu souveraine. Il ne concevait pas que l'on pût être d'un parti ou d'une croyance si l'on n'était doué de la force d'âme nécessaire pour faire son devoir envers l'un et proclamer l'autre.

Pour tenir un tel engagement d'honneur envers sa conscience, il avait accepté et longtemps conservé l'absorbante mission de diriger les destinées de la jeunesse catholique.

Il s'était toujours donné comme tâche de réveiller les énergies pour la défense de sa foi. L'organisation devait nécessairement l'attirer et le conquérir. Dès 1897, il avait, dans un congrès tenu à Tours, défini les perspectives qui s'offraient pour elles : « Catholiques français, c'est à la vie publique que nous réclamons accès. Nous en connaissons les conditions et nous les acceptons.

« Quoi qu'on dise, nous ne sommes pas des attardés maussades... et nous ne méditons le retour vers aucun passé... Nous sommes bien les enfants de cette France

moderne dont le Père Lacordaire a dit : « Elle veut trois « choses, l'égalité civile, la liberté religieuse et la liberté « politique. »

Aussi bien était-ce un mouvement général irrésistible que celui qui lançait dans l'âpre mêlée toute une jeunesse impatiente de compter parmi les forces morales du pays.

Ils s'appelaient Jean Guiraud, Marc Sangnier, Henri Bidou, les frères Brunhes, Petit de Julleville, Joseph Denais, Lerolle, Rollin, Delsol, Georges Goyau, Bazire enfin que, dès la première heure Léon Harmel avait dénommé « la jeune gloire du Poitou ».

Les prenant par la main et les conduisant vers l'avenir, que de nobles et hautes figures dressaient de grandes ombres de protection sur toute cette impatience juvénile ! C'étaient en dehors des plus hautes lumières de l'épiscopat et du sacerdoce français, des écrivains et des hommes d'État illustres : M. d'Haussonville, M. de Marcère, ce grand animateur, M. de Mun, enfin M. Ferdinand Brunetière qui, à cet autre congrès de Besançon où Bazire sonnait le ralliement des volontés éparses, annonçait une conversion retentissante en faisant son discours célèbre sur le « Besoin de croire ».

Et voici que cette phalange de chefs s'enrichit d'une personnalité nouvelle quand, le 30 avril 1899, à l'âge de vingt-cinq ans, Bazire est élu Président général de l'Association catholique de la jeunesse française. Il a, dans le passé, exercé sur ceux qui l'entouraient un ascendant si irrésistible qu'il semble que ce vote n'est autre chose que la constatation d'une autorité qu'on ne discute plus et la consécration d'une sympathie unanime.

Il arrivait à son poste à l'heure décisive. Tout un bruit d'armes résonnait à ses oreilles. Pendant les années qui allaient suivre, c'était toutes les péripéties de la lutte religieuse, la dispersion des congrégations, la dénonciation du Concordat, toutes ces pages profondément tristes

de notre histoire puisqu'elles traduisaient les douloureux déchirements de l'unité française.

La liberté d'association, la liberté du culte, la liberté d'enseigner, telles devaient être les directives auxquelles allaient désormais se ramener ses pensées essentielles. Il se jette dans la fournaise à corps perdu.

Avant le combat, il n'a jamais manqué l'occasion de tenir à ses camarades le rude langage qui détourne de l'oisiveté, mauvaise conseillère, du découragement, prélude de toutes les lâchetés, du scepticisme, excuse facile pour les indifférents. Dans la lutte, il les soutient par sa harangue enflammée. Sous quelle forme vivante, hardie, colorée, ceux-là seuls peuvent en apprécier la puissance qui l'ont entendu, puisant dans son inspiration débordante les images parlantes et les pensées créatrices !

Et en toute circonstance, à toute heure, la volonté qu'il va mettre au service de la cause sera aussi solide que le roc. Il l'a annoncé d'ailleurs :

« Que le vent des persécutions passe au-dessus de nos fronts ou qu'il s'acharne contre nous, peu importe;... nous laisserons la tempête. »

Bazire est décidément un entraîneur d'hommes qui ne ménage ni sa pensée ni ses coups. Écrire, c'est bien pour lui. Parler et plaider, c'est mieux. Penser ne serait pas assez, agir c'est tout.

Comment tant d'intrépidité n'aurait-elle pas déterminé tant d'enthousiasme parmi ses disciples ! Peut-être faut-il trouver le secret d'une telle confiance mutuelle et d'une attraction si forte, dans les instructions qu'à ses jeunes camarades, ardents et sincères, il donnait déjà à Besançon en 1899, lorsqu'il les engageait à « se former de bonne heure par l'apprentissage de la discipline et de l'union ». Qu'ils fussent des étudiants, des employés, des ouvriers ou des bourgeois, il leur rappelait la nécessité de l'organisation et le devoir de la fraternité.

Si ses amis et lui ne l'avaient pas annoncée, ils avaient préparé l'heure des tranchées.

Elle sonna pour le lieutenant Bazire, à la fin de juillet 1914, à la mobilisation générale...

Le grand devoir apparaissait à tous. Bazire était de ceux qui l'avait entrevu, lorsqu'en juin 1913, au chevet d'un jeune soldat frappé en service commandé, il mettait dans sa bouche cette adjuration aux survivants, alors que se disputait âprement devant le Parlement la loi du service de trois ans.

« Ah! vous ne voulez pas consentir une année de plus à la patrie?... Que notre sang serve de rançon! et qu'il efface jusqu'au souvenir de ces abdications et de ces lâchetés! »

En même temps, comme le disait ces jours derniers Jean Lerolle, Bazire burinait lui-même sa future épitaphe en ajoutant : « On se demande parfois comment la France survit... C'est que chez elle, les ressources... et le mérite sont inépuisables... Il fait bon se reconforter l'âme et se purifier le regard à la vision de ce petit soldat de vingt ans, mort pour la France, le crucifix aux lèvres, la Médaille militaire sur la poitrine, sur ce lit d'hôpital orné, comme un reposoir, de drapeaux tricolores et de fleurs de lauriers-roses. »

Oui, c'était bien là le devoir. Mais comment allait-il être accueilli en frappant à notre porte? Laissons encore la parole à Bazire. Bien longtemps avant l'heure fatidique, ayant à entretenir ses lecteurs du journal des provocations réitérées de l'Allemagne, il avait, dans une forte page, renouvelé des avertissements que lui inspirait sa clairvoyance patriotique : « La France ne pardonne jamais à quiconque la rudoie ou cherche à l'humilier. Les grossièretés tudesques se répétant quotidiennement ont fini par produire sur elle un effet absolument contraire à ce qu'en attendaient leurs auteurs... Ses yeux s'ouvrent, son cœur bat; il semble qu'elle soit en train de recouvrer son enthousiasme.

siasme et ses belles énergies d'antan. Vienne l'heure des décisions suprêmes, surgisse un conflit nouveau, elle acceptera courageusement une réalité qui ne fait déjà plus l'effet d'un cauchemar... »

Ce redressement des heures tragiques (le mot est encore de lui), il l'a prévu, il l'a salué avec confiance.

Et tout aussitôt, cet homme de parti du temps de paix est devenu sans effort l'apôtre de cette œuvre de résurrection qui a trouvé son expression définitive dans la parole historique du Président Raymond Poincaré : « l'Union sacrée ».

Il n'a pas prononcé vainement pour d'autres le mot de « sacrifice »; avec tout un peuple, le sien commence.

Notre imagination pouvait concevoir ce qu'il fut, dans toute sa plénitude. Pour notre édification, il a, malgré les fatigues et les périls de la campagne, écrit un journal de guerre qui en reproduit tous les aspects. Et voici qu'ouvrant la première page du cahier, il consigne cette évocation émouvante du sentiment français : « 1^{er} août. Si la guerre éclate, il est facile de voir qu'elle sera acceptée comme une nécessité inéluctable par toute la nation; ce sera une guerre défensive... nationale. ... Le clairon de ville sonne et lit l'ordre de mobilisation... Un cri stupide : « A Berlin ! » Ah ! non, pas cela. C'est un rappel trop bête du cri lamentable de 1870. Les femmes pleurent. »

Et plus loin, ce noble écrivain qui auparavant notait quotidiennement dans la presse les pulsations de nos artères, n'hésitait pas à formuler cette profession de foi patriotique, nouveau et cinglant démenti à ceux qui osent encore douter des responsabilités de la guerre :

« La France est attaquée ! Elle a le droit pour elle. Les Allemands ont sans cesse aux lèvres le nom de Dieu, mais ce ne sont pas ceux qui crient : Seigneur ! Seigneur ! qui entreront dans le Royaume des Cieux. Ils le blasphèment plus qu'ils ne l'invoquent en couvrant de son nom leurs entreprises brutales et leur fol orgueil.

« Si jamais nation a commis le péché d'orgueil, c'est bien elle ! l'orgueil des Nations, comme celui des individus, attire la foudre !

Cette idée essentielle et commune à tous les Français ne cessa de le suivre à travers toutes les péripéties sanglantes de la lutte.

Parti lieutenant, Bazire devient rapidement capitaine. Après avoir conduit ses hommes dans les tranchées de la région du Matz, puis sur l'Aisne, il est appelé à la fin de 1915, à l'État-major de la 120^e division. C'est en cette qualité qu'il prendra une part active aux opérations qui ont marqué notre tentative de rupture du front dans la boucle de la Somme, pendant l'été de 1916.

Mais auparavant, la formidable offensive des armées du prince héritier était commencée depuis quelques jours à peine devant Verdun, lorsqu'il y arriva avec son corps. Le champ de bataille héroïque l'y verra trois fois, au cours de la campagne.

En 1916, c'est d'abord le tunnel de Tavannes, au fond de la gorge sanglante dont ne peuvent parler sans frémir ceux qui en ont vu les convulsions formidables ; c'est ensuite le poste de commandement d'Haudrecourt, face à Douaumont. En août 1917, c'est la région du Mort-Homme reconquis, prélude de la délivrance future.

Le général Debeney l'appelle alors à l'État-major de la 1^{re} armée. Le voici devant Montdidier, lorsque se joue à nouveau le sort de la patrie, aux confins de l'Île de France, fin mars 1918. Ses notes de guerre traduisent la révolte de tout un peuple à l'idée d'un recul qui livrerait à l'ennemi, suivant son expression imagée, « cet écrin du pays dont les joyaux sont les âmes ».

En trois mois, grâce à notre volonté de vaincre, la fortune va changer de camp. L'heure du rétablissement a sonné. Bazire va assister à l'effondrement des troupes impériales, après avoir été l'objet de trois citations, prélude de la croix de la Légion d'honneur qu'il reçoit comme

suprême récompense de son abnégation et de sa vaillance.

Il ne lui est malheureusement pas donné de prendre part à la poursuite générale et de voir réduite à merci la bête traquée.

Car si l'âme est haute et saine, le corps est chez lui irrémédiablement atteint dans les sources de la vie. Avant le coup d'arrêt de Gouraud, avant le coup de massue de Mangin, à la veille de l'assaut final ordonné par le généralisme, il doit, à l'extrême limite de ses forces, se résigner à quitter ses compagnons d'armes.

Pour la première fois à Verdun, c'est lui qui l'a noté dans ses carnets de campagne, il avait respiré ces gaz toxiques dont les ravages allaient peu à peu ronger ses organes et lui préparer une longue et cruelle agonie.

Ah! Messieurs, pourra-t-on jamais assez flétrir cette abominable mentalité de nos éternels ennemis, ne craignant pas pour parvenir à leurs fins criminelles, d'imaginer les procédés de destruction les plus lâches et les plus raffinés.

Le front immense déploie dans les mornes plaines ou dans les ravins bouleversés, le réseau enchevêtré de ses tranchées et de ses places d'armes. Sur ce paysage désolé règne un silence pesant. Seul l'interrompt de temps à autre un bruit sourd d'éclatement que n'ont jamais rendu jusqu'ici les obus allemands.

Les débris du projectile ont à peine effleuré le sol, mais l'œuvre de mort s'accomplit. Des vapeurs lourdes se dégagent lentement et enveloppent de leur haleine meurtrière ces hommes que leur foi en une guerre loyale préparait à recevoir le coup de feu qui frappe à découvert et non à respirer l'invisible poison.

Vous savez maintenant pourquoi Henri Bazire, avec tant d'autres, hélas! a mis plus de trois années à mourir.

Sa fin fut stoïque. Avec cette prescience de ceux dont

L'heure a sonné il en avait entendu le glas et il s'était préparé en silence.

A la date du 5 juillet 1918, son journal de guerre porte ces deux seules lignes : « En route pour l'Hôpital du Panthéon. Le Dr Carnot m'examine. *In manus tuas, Domine!* »

Mais jusqu'au bout, il voulut laisser aux siens l'illusion de l'espérance ou même d'un simple répit; il le crut du moins, car l'admirable épouse qui le pleure et qui le disputa à la mort avec la même fermeté d'âme qu'elle mit à partager les joies et les honneurs de sa vie s'efforçait elle-même de lui dissimuler la gravité de son mal.

Quel dut être son déchirement à ce père d'une famille nombreuse qui avait dépensé pour elle les trésors d'une infinie bonté, de se séparer de ces six enfants encore bien petis, à l'avenir desquels il était si nécessaire!

Après avoir reçu les consolations de la religion il leur fit ses adieux, comme on donne le baiser quotidien du soir, fort de la certitude du lendemain céleste qui réunit les êtres les plus chers et le 23 juillet 1919, il s'endormit dans l'éternel repos.

Qu'ajouterai-je de plus au récit d'une si noble et si courageuse existence?

Si sa pensée pouvait dominer nos esprits, ce serait pour nous interdire la douleur, mais du moins nous imposerait-elle le plus impérieux des devoirs; et voici ce qu'elle nous inspirerait :

Que le sacrifice de toutes ces vies héroïques n'ait pas été accompli en vain! Qu'en ce monde, justice, justice matérielle et morale, frappe sans merci ceux qui ont déchaîné la catastrophe; et si nous pouvions en douter, il me suffirait de reproduire ces lignes si émouvantes que notre ami traçait, il y a plus de quinze ans, en pleine paix et que, pour mon compte, je n'ai jamais pu relire, comme un testament sacré, sans être bouleversé jusqu'au fond de l'âme :

« Les morts revivent, écrivait Bazire; les morts reviennent.

« Ils reviennent dans les longues nuits d'insomnie, ils vous abordent dans la solitude, aux heures douloureuses, à un croisement du chemin, à un détour de la vie. Quel tête-à-tête, quand on a des comptes à leur rendre!...

« ... Malheur aux descendants dégénérés, assez oublieux des ancêtres pour laisser périmer en leurs mains les droits qu'ils leur avaient légués... »